

RÉGINE DETAMBEL

**50**  
**HISTOIRES**  
**FRAÎCHES**

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LE JARDIN CLOS, 1994.  
LA LUNE DANS LE RECTANGLE DU PATIO, 1994 (« Haute enfance »).  
LE VENTILATEUR, 1995.  
LA VERRIÈRE, 1996 (« Folio », n° 3107).  
L'ÉCRIVAILLON OU L'ENFANCE DE L'ÉCRITURE, 1997 (« Haute enfance »).  
ELLE FERAIT BATTRE LES MONTAGNES, 1997.  
LES CONTES D'APOTHIKAIRE OU APO À LA RECHERCHE DU BON-HEUR, 1998. *Lecture accompagnée par Brigitte Rebmeister* (« La Bibliothèque Gallimard », n° 2).  
LA PATIENCE SAUVAGE, 1999.  
MÉSANGES, 2003.  
PANDÉMONIUM, 2006  
PETIT ÉLOGE DE LA PEAU, 2007 (Folio 2 €, n° 4482)  
NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS, 2008 (« Haute enfance »).

### *Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

- LA COMÉDIE DES MOTS, 1997 (« Page Blanche »). Nouvelle édition augmentée en 2004 (« hors série Littérature »).

### *Aux Éditions Mercure de France*

- SUR L'AILE, 2010.

### *Aux Éditions Actes Sud*

- LE SYNDROME DE DIOGÈNE. ÉLOGE DES VIEILLESSES, 2008.

### *Aux Éditions Julliard*

- L'AMPUTATION, 1989.

*Suite des œuvres de Régine Detambel en fin de volume*

50 HISTOIRES FRAÎCHES



RÉGINE DETAMBEL

50

HISTOIRES  
FRAÎCHES

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

J'hésite, dansant d'un pied sur l'autre, dans le hall d'entrée carrelé de rouge du grand supermarché. La pluie tombe si fort qu'elle ouvre rythmiquement les portes automatiques et tout le devant de ma robe est déjà trempé sans que j'aie encore décidé si je vais ou non courir vers ma voiture avec deux sacs à provisions à bout de bras. Et quand mon téléphone sonne — ma fille, pour me dire de me dépêcher, qu'elle a besoin d'un gâteau marbré pour l'école, qu'elle n'a pas encore goûté, rien au réfrigérateur, son frère n'est pas rentré, il n'était d'ailleurs pas à la cantine à midi, oui son absentéisme commence à devenir problématique —, je suis face à un miroir ou plutôt face à un pilier tapissé de miroirs sur ses quatre faces, de la plinthe jusqu'au plafond. Je tiens mon téléphone de la main droite mais dans le miroir évidemment c'est la gauche qui le tient contre ma bouche — oui son absentéisme commence à devenir problématique — tandis que l'un des sacs à provisions que j'ai dû abandonner pour répondre à l'appel s'est répandu sur mes

chevilles et que dans le miroir je vois ma bouche — oui son absentéisme est un vrai problème à quoi tu le veux, le gâteau pour demain? —, alors je serre les lèvres en cul de poule et je répète encore la chose, qui finit par devenir étrangement comique, que les absences de son frère sont un problème pour tout le monde. Dans le miroir, je me mets maintenant à examiner mes chevilles pendant que ma fille hurle à mon oreille qu'est-ce qui te prend de parler comme ça?

De parler comment?

Tu es avec quelqu'un?

Les yeux dans les yeux.

C'est qui?

En vérité je suis en rendez-vous, je suis en rendez-vous avec moi-même et ça promet de durer. À présent je te laisse, je suis en conversation avec quelqu'un. Et j'ai imaginé quelques secondes son air penaud avant que dans le miroir de nouveau je me regarde, de l'œil avec lequel toute femme sérieuse se regarde, c'est-à-dire critique, comme vis-à-vis d'une étrangère et ça n'est pas volontaire mais c'est parce que réellement je m'apparais ainsi à moi-même, comme une étrangère qui range son téléphone dans une poche zippée de son sac. Le miroir me rend telle que je parais aux autres, la robe collée au ventre et au soutien-gorge par une pluie que je n'ai même pas affrontée et ma première pensée devant ce miroir est C'est donc à cela que je ressemble? Car au fond je suis



la seule à ne pas connaître ma démarche, je ne suis nullement consciente de la manière dont je parle au téléphone, même si tout cela est accessible aux autres. Je suis je ne sais comment. Pourtant je n'ignore rien de ce que je possède à l'intérieur de moi, comment je suis en dedans, avec un foie et des ovaires, des appétits et de la douleur parfois, mais tout cela je voudrais le retrouver sur mon visage, pour voir s'il ment ou non, pour voir comment cela se traduit, pour observer comment l'intérieur de moi se glisse hors de moi et s'il peut y avoir jamais un rapport entre ce que je suis et ce que je vois de moi. Je ne parle pas de beauté, évidemment. Je suis moche et remoche, pas belle mais rebelle. J'ai découvert il y a longtemps que j'étais laide et ce n'était pas dans un miroir. Passons. Non, je pense plutôt à quelque chose comme la réflexion et l'action. Difficile à expliquer. C'est un peu comme quand on tient un livre ouvert, dressé devant soi, en l'air. La main droite, dont on ne voit que le pouce, tient le livre. Tandis que la gauche est posée sur la page. Elle pense. De la même manière, l'intérieur de moi penserait tandis que mon reflet dans le miroir se contenterait de me tenir debout.

C'est pourquoi je ne pars pas, bien qu'il ne pleuve presque plus, je ne peux pas partir, j'observe, je m'observe, je veux savoir si la conjonction est parfaite entre moi et la robe étroitement collée aux seins qu'elle a moulés, entre le dedans invisible et le dehors sous les néons. Par exemple, je vois le reflet de deux hommes

derrière moi qui se rencontrent et se parlent. Peut-être d'anciens collègues de bureau. Ils se parlent, et, à côté de cela, chacun enregistre l'apparence de l'autre, ses tics, sa voix, s'il porte des vêtements de marque, s'il remarque les femmes (par exemple le plus brun a longuement appuyé son regard sur mes épaules), s'il ressemble à Mao jeune ou à quelqu'un de sa propre famille. Mais il reste un tas de choses qu'ils ignorent l'un de l'autre, comme par exemple que la moustache du plus brun qui est en train de pousser irrite légèrement sa lèvre inférieure, ou que l'autre ressent toujours cette douleur au genou après le tennis. Tandis que moi, au miroir, je vois les deux. Je vois les rouges de ma robe collés sur mon ventre comme je sens, de l'intérieur, le ventre contre quoi ils s'appliquent.

Je suis maintenant tout à fait prête à émettre quelques déductions propres à consoler ma fille aussitôt qu'elle me reposera ses sempiternelles questions (si elle est mignonne, si elle est vraiment mignonne, si elle est belle ou seulement jolie, si elle est jolie ou si elle a seulement du charme, si elle pourrait plaire à quelqu'un, à partir de quand on est un laideron), quand je vois soudain mes joues foncer, du dedans comme du dehors, tandis que l'homme le plus brun, débarrassé du bavard, s'est approché de moi. Il est derrière moi, légèrement sur le côté, mais cela a suffi pour qu'il soit happé par cette même portion de miroir, qui maintenant nous contient

tous les deux. Je me découpe dans sa silhouette même. À cette seconde, j'ai cessé d'être toute seule hors de moi. Calmée enfin, ou n'en pouvant plus, je goûte l'asile, la charité et la tendresse humaines. L'homme n'a pas bougé. Son reflet continue de me contenir tout entière. C'est comme s'il m'écrasait contre sa poitrine au point que j'y pénètre tête la première. Je ne sens plus mes genoux. Après une vacillation, je quitte le miroir. Trop peur d'en abuser car alors, malgré ma faim de voir quelque chose de neuf, la vision pourrait bien se dissiper immédiatement, la netteté de l'image revenir, remplaçant la fusion indistincte et merveilleuse par le visage si bien connu, si désespérément et mochement mien. Je vois des yeux brillants de l'homme très brun aux pêches que je viens d'acheter, heurt de la permanence complète et de l'extrême fragilité, qui me donnent également le sentiment de l'éternité.

Je cesse de tourner les yeux en dedans de moi. Il porte une chemise à carreaux et doit avoir dans les cinquante ans. Je sais qu'il va m'adresser la parole car l'air devient irrespirable. Nous marchons longtemps, sans but, dans le centre commercial. Je me souviens du gâteau pour ma fille. En me baissant pour attraper le marbré, je frôle sa jambe.

Sa main me surprend au passage du seuil. Les portes automatiques s'ouvrent devant nous. Il s'agit maintenant de traverser le parking en direction de ma voiture que je désigne d'un doigt de plus en plus hésitant. Elle

s'éloigne manifestement au fur et à mesure que nous avançons. Et tandis que nous marchons, nous nous regardons dans les yeux pendant des laps de temps qui sont de moins en moins brefs, jusqu'à ce que je finisse par déclarer que je suis venue à pied et que, s'il veut, il peut me raccompagner.

On rentre les brebis. On enfonce jusqu'aux genoux dans un océan d'herbe mouillée. Brouillard jusqu'à saturation. Par moments, quand un coup de vent ouvre une éclaircie dans ce filet ruisselant, on aperçoit brièvement le verger, qui donnera bientôt la jeune poire et la pomme sur la pomme. Entre mes jambes passe le fleuve lent et vineux du purin. Georges me fait remarquer que les pyramides d'Égypte sont éternelles parce qu'elles ont été construites à l'imitation d'un tas de fumier, c'est-à-dire fumantes et déjà écroulées. Sur ce, je referme les portes de l'étable et Georges allume une Boyard.

Avec ça t'es tranquille, c'est étudié pour, un mégot de paysan, la cendre tombe jamais dans la paille. Et quand même tu le ferais tomber, ton clope, la brume se chargerait bien de l'éteindre. Les pompiers sont peinardeux ici.

On a ri, on a froid, donc on parle de la banquise. De ce qui arriverait si la cendre d'une blonde tombait sur la

glace de l'Antarctique. Alors on a osé s'aventurer très loin à l'intérieur du continent venteux, où presque rien ne pousse, sinon les langues bleues des lichens, digérant toutes les roches. Presque pas d'insectes et, en tout et pour tout, une seule plante à racines, un œillet, qui n'existe nulle part ailleurs, *Colobanthus crassifolius*.

Comment tu le sais ?

Je sais plus.

S'il était à lui, l'Antarctique, Georges y stockerait tout l'excédent des récoltes mondiales. Un frigo universel. Plus de famine. On pioche là-dedans comme on veut. Moi, en solitaire, je suis plutôt attaché au fait qu'aucune activité humaine ne produit là-bas d'ébranlements parasites. Rien ne vibre que ton sang et ta semelle. Puis on repense à l'œillet. Tout le monde sait ce que représente une fleur pour l'ensemble des hommes qui y croient. Et quelle place elle occupe dans leur pensée. Mais si on supprime le personnage de la fleur, alors, à cette place-là, il restera tout de même quelque chose, un vide, des ronds dans l'eau, au moins une odeur qui fait éternuer. On cherche à comprendre par quel miracle il ne meurt pas, l'œillet. Pourtant, il doit se sentir terriblement seul. Il faut une force de saint pour aller jouer le stylite, immobile dans une terre glaciale, et avoir le courage d'y faire souche. On a supposé qu'ils s'y mettent à plusieurs pour résister, les œillets du Grand Nord, et qu'ils se parlent en utilisant le gel pour faire glisser leurs messages.

Puis on se tait brusquement parce que la mère de Georges passe entre les bêtes qui commençaient à s'aligner d'elles-mêmes pour la traite. En fait, elle veut savoir ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce qu'on pense, ce qu'on sent. Georges soupire. Il serre les dents. Sa mère souffre d'une curiosité cancéreuse, proliférante, démultipliée. Elle a quatre-vingt-quatorze ans, mais ça n'est pas une excuse. Georges essuie le feu roulant de questions pendant que je propose à la vieille de prendre ma chaise. Elle préfère rester debout. Ça lui fait du bien de danser d'un pied sur l'autre parce qu'à la cuisine elle est toujours assise. C'est une femme semi-sauvage, semi-greffée, comme toutes les paysannes d'ici. Comme son propre fils. Et puisqu'on ne dit plus rien, elle siffle. Ça fait éclater des bulles d'air sur ses lèvres huileuses. Et chaque bulle est une question supplémentaire lancée contre son fils. Au bout d'une minute, notre silence la vexa et elle tourne les talons. Les brebis bêlent doucement. Quand une invasion de soleil fait fondre le brouillard, instantanément, avec un pétilllement de plaque électrique, Georges et moi, on est justement en train de penser, sans rire, que du phoque ou de l'otarie, c'est du pareil au même, une sacrée carne.

À l'heure du casse-croûte, la vieille nous a envoyé la petite-fille de Georges, un mètre trente, vingt-cinq kilos, tout juste la taille d'un manchot empereur, qui apporte une Thermos de café et un panier à pique-nique. La gosse

avait enfoui son visage dans la mie du pain pour se réchauffer. Quand on s'est coupé des tartines, les deux premières portaient en creux la forme de son petit nez. On a commencé à mastiquer ce masque. Le café aussi nous a revigorés. Je suis bien content qu'il y ait tout de même un œillet, là-bas. Rien de vert, c'est impensable. Rien d'un peu rose, qui rigolerait l'été et qui cicatriserait l'hiver, ça serait pas vivable.



Issu du peuple, né sans voiture et sans propriétés, je consomme à crédit depuis l'âge de vingt-quatre ans. Puis un coup de folie. Culot monstre. Un jour, j'ai écrit à M. par l'intermédiaire de son éditeur. Avant elle, je n'avais jamais connu aucun artiste. Je lui ai proposé d'écrire ma vie. Je sortais plus ou moins de clinique. Avec des casse-roles psychiatriques. Elle m'a répondu immédiatement. D'abord elle a dit non. Les livres, ça ne sert pas à écrire l'histoire des gens qu'on connaît. Au contraire. Puis elle a changé d'avis deux jours après. Quoi qu'il en soit, elle n'a absolument rien compris à mon cas, même si elle a fait de moi le héros d'un roman de trois cents pages.

J'ai raconté à M. comment c'était, l'orphelinat, l'hôpital psychiatrique et la maison d'arrêt. Les gens qu'on y rencontre. La dope. Ce serait une erreur de croire que M. travaillait sur un papier blanc. La surface était déjà complètement envahie par toutes sortes de clichés avec lesquels je l'ai aidée à rompre. On voit qu'elle n'a jamais vécu dans la rue. Alors je lui faisais comprendre.

Elle ne m'a rien dit de son passé. J'ai supposé qu'elle en avait un. Chargé. Au plus secret de sa cave, quelle maison blanche n'a pas sa flaque de sang ?

Nous avons travaillé par courriel. Quelquefois, rarement, par téléphone. Pas de contrat, du cash en échange de mon témoignage, payable après service rendu. On s'est rencontrés une seule fois en chair et en os. Au jour de l'An.

Elle vivait dans un appartement sur la plage. L'éclair dans ses pupilles quand elle a ouvert la porte. Une chemise à fleurs sous un gilet de cuir noir. Sur la peau de son cou des taches, déjà de vieillesse. Pas de bagues. Les doigts un peu enflés, j'ai vu tout ça dans le froid du seuil. Le froid aiguise. J'ai remarqué même le pinçon sur l'ongle du pouce. Elle vivait seule. On s'est serré la main. Entrez, si ça ne vous dérange pas que j'aie mes habits de tous les jours, dans un moment pareil. Tout en parlant, elle montrait le peu de choses qui faisait penser à la joie de la Saint-Sylvestre : une guirlande clignotante et puis la télévision, en bruit de fond. J'ai apporté une rose qu'elle a glissée dans un soliflore. On a regardé un peu la rose. Elle a dit après qu'elle était cuite, que son travail l'avait conduite au silence où finit toujours l'écrivain. Elle appuyait son front contre la baie vitrée.

Je languis pour le large.

Pourquoi vous partez pas ?

Elle était déprimée, son écriture ne valait rien, un élevage d'araignées c'est tout.

Je me rappelle même plus comment on fait.

C'est sûrement tout con.

Il paraît que n'importe quel chimiste peut fabriquer la vie. On mélange dans un ballon de l'hydrogène, du méthane, de l'ammoniac et de la vapeur d'eau. En guise de lacs, on verse une petite quantité de flotte. Pour finir, on balance quelques décharges électriques censées simuler des orages. On attend une semaine, pas plus, une boue sombre s'est déposée sur les parois du ballon. C'est de la vie. Elle m'a ri au nez. Si la synthèse des briques du vivant était possible à partir d'un mélange chimique élémentaire, alors elle n'aurait qu'à faire pareil à partir d'un mélange syntaxique de base. Elle a dit que personne avant moi n'avait osé comparer son écriture à une soupe primitive.

Il y avait du poulet froid et des restes. J'ai plié deux serviettes un peu joliment. Elle a allumé une bougie. Une fumerolle a grimpé le long du mur et l'a noirci. Alors sans rien dire, elle a déplacé la bougie vers le centre de la table. On buvait du champagne. Raisin au dessert. Elle avait ses petites manies. Dans un bol d'eau, elle lavait chaque grain. Elle a mis un disque de saxophone et servi le café. Nous parlions peu. Nous respirions ensemble. À minuit, le téléphone n'a pas sonné. Le plancher faisait

un bruit de bois mort. Bonne année, bonne année. Je lui ai souhaité de trouver le talisman qui lui rendra le pouvoir de faire venir l'univers dans son cerveau. Elle a haussé les épaules. Les idées ne nous appartiennent pas, elles sont pensées par d'autres, elles sont parfois, en même temps que chez nous, en cours chez quelqu'un d'autre. Alors j'ai dit qu'il lui faudrait quelqu'un de rassurant auprès d'elle. Elle a cru aussitôt à une proposition, en a chassé l'idée. C'est dans son esprit qu'elle avait toujours trouvé son bonheur, à tel point que l'immédiateté de sa vie en fut brisée. Sans avoir été ascétique, elle semblait presque ne pas avoir de corps. J'écoutais. Ça m'était égal de l'écouter puisque je foutais rien pendant ce temps-là. La rose dans le soliflore était sèche. Elle avait maigri en une nuit. Comme une vieille joue perdu l'eau en elle. Moi, j'avais mon fric, des billets de cent tenus par un élastique qui les courbait.

Et pendant que M. tombait en poussière devant moi, je pensais à des filles. À me carapater là où la vie persiste. Puis je me suis entendu dire que ce sera tout pour ce soir, que la nouvelle année est arrivée et qu'il est temps de s'y mettre.

Chambre de bonne, tout en longueur comme il se doit, avec l'unique fenêtre qui donne sur les toits tandis que le papier peint répète ses bouquets. Toute la matinée j'ai travaillé contre les rideaux poussiéreux, les yeux hallucinés de désinences et de synonymes, pour à tout prix terminer une traduction. C'est mon anniversaire, il neige pour la première fois de l'année, mais ça ne tiendra pas sur les tuiles encore gorgées de la tiédeur de la nuit. Je quitte ma chaise pour me dégourdir les jambes, courbatures d'enterrée vive, je devrais marcher une heure au moins chaque matin. J'ai faim. J'écarte le rideau qui dissimule le coin cuisine puis je me verse l'eau d'une carafe design au cou étrange. Ma coloc l'a rapportée de Baccarat. Un morceau de bavette crue, au frigo depuis plus de huit jours, projette une lumière bleue nacrée aux endroits où le couteau l'a tranchée.

Je m'assieds sur un banc en face du Quick où j'ai acheté un hamburger. Une couche de feuilles mortes

cache entièrement le goudron et la neige n'a pas tenu. L'idée de mordre dans la viande chaude me met le sourire aux lèvres. L'air est frais, les voitures tranquilles, le monde accordé à lui-même. Il me suffira de tendre la main pour attraper le hamburger posé à ma droite, puis d'ouvrir la bouche et de consentir à laisser glisser le premier morceau au fond de ma gorge. J'accepte tout ce qui est : la viande hachée, l'appétit, la monnaie de cinq euros dans ma poche, ce banc, ce jour autour du banc, le temps qui nous englobe, le jour, le banc et moi-même. Je suis sans direction, sans valeur dominante, livrée à ces quelques impressions agréables. Et comme si ce n'était pas assez pour le bonheur, il se remet à neiger tendrement. Le cercle magique est tout tracé. Je reste là, béate, les yeux clos, à penser que la vie n'est pas du tout absurde, qu'elle a un sens et que tout ira bien.

Tout baigne, tout baigne, je le fredonne encore en berceuse quand des touristes japonais bras dessus, bras dessous s'arrêtent brusquement devant moi, montrant quelque chose à grand renfort de hey hey look at that. Et si cela n'avait pas été un jour aussi beau et calme, j'aurais bourré de coups de pied la gueule de ce chien qui est en train de dévorer mon hamburger et maintient le papier gras avec sa patte pour mieux lécher le jus de la viande. Au lieu de ça, je me tourne en souriant vers les touristes, et leur dis haut et clair, avec un sourire radieux it's my birthday, it's a present for the dog, dogs are divi-

nités! Ils quittent les lieux, satisfaits peut-être, tandis que je m'interroge sur ce que je dois faire maintenant de mon idée du bonheur et des minutes d'extase irradiante que j'ai vécues quelques instants auparavant. Après l'évanouissement du hamburger, ma présence sur ce banc, l'appétit, la monnaie dans ma poche et le jour tout entier n'ont-ils pas perdu toute signification? Ne trouvant aucune réponse, je commence à rire doucement, je me rappelle comme c'était bien, quand j'avais encore sur les doigts la brûlure du papier du hamburger, quand j'ignorais encore tout de l'existence de ce chien et des touristes japonais. Et, l'an dernier, comme c'était bien quand je ne savais pas encore que mon père était mort, ces deux jours pendant lesquels j'étais au ski, injoignable. Et comme elle était bonne l'heure qui précéda la chute de la lettre de licenciement dans ma boîte. L'évocation de ces minutes de rab procure un plaisir intense et sans rival car on sent, dans ces moments-là, que le destin ou la fatalité ou un dieu nous manipule et nous observe, et je vais jusqu'à me souvenir de mon aquarium, quand j'étais même et déesse à mon tour. J'avais cinq poissons et je suivais des yeux ces êtres qui allaient et venaient parmi les algues en matière plastique, au-dessus du gravier avec lesquels j'avais créé leur univers. Ce monde que j'avais composé pour eux devait leur paraître immense, infini, tandis qu'il me paraissait si petit à moi qui en avais choisi chacun des éléments sur les rayonnages d'une animalerie. Je tambourinais sur les parois du petit aquarium

comme si j'allais émouvoir mes poissons, quelquefois je les sortais de l'eau une minute entière puis les y replongeais pour imaginer leur soulagement. Souvent je ne nettoyais l'aquarium que lorsque mes créatures commençaient à tourner à la surface de l'eau, avec de pitoyables petites suffocations comme si, en cette extrémité, ils cherchaient à changer d'élément. Et je me demande si nous ne les imitons pas vainement en envoyant des sondes au travers de l'enclos astronomique où nous sommes enfermés et sans cesse harcelés.